

PRÉFACE

PAR MICHEL ALBERT

Orio Giarini vit à Genève, mais il est né, à la veille de la seconde guerre mondiale, à Trieste, cité emblématique de l'ouverture, sur la mer et sur le grand large, du plus ouvert des Empires continentaux, celui d'Autriche-Hongrie.

Le déroulement de son existence, mue par une passion de l'ouverture fait penser à celle d'un autre Triestin de cœur, celle de Stephan Zweig, frontalier lui aussi, de toutes les cultures européennes. La quête intellectuelle de ce dernier composa une effigie de l'Europe la plus civilisée qui fût. Giarini, lui, a commencé par faire tous les métiers pour payer ses études à l'Université du Texas. Il n'est pas le seul dans ce cas. Mais qui d'autre, après avoir été producteur d'émissions de jazz, est devenu chercheur sur les engrais liquides et les chaussures de ski ? Cet explorateur allègre de l'interdisciplinité créative a consacré la plus belle partie de sa jeunesse à parcourir l'Europe, jour après jour, réunion après réunion, au service passionné et désintéressé du Mouvement Fédéraliste Européen, dans le sillage d'Alexandre Marc et d'Altiero Spinelli. Cela ne l'a pas empêché, ensuite, tout en publiant son premier livre sur la conquête spatiale et l'Europe en 1968, de participer activement au Club de Rome, militant en particulier pour la cause écologique dès les années 70. C'est ainsi que la lecture de ce livre nous fait assister à la naissance de l'analyse de systèmes et du concept de développement durable.

La littérature était à Stephan Zweig ce que l'économie devint progressivement pour Orio Giarini. Le premier admirait autant Romain Rolland que le second Raymond Barre : les femmes tiennent un peu dans l'œuvre de Zweig une place analogue à celle des modèles économiques dans la pensée de Giarini, qui, de découverte en découverte présente, dans ce nouveau livre, une image neuve de l'économie nouvelle au sens

le plus général et le plus profond ce qu'il appelle, lui, « l'économie de service » (au singulier) et qui tend à recouvrir ou à pénétrer notre appareil productif tout entier.

Or, cette économie de service se caractérise par la montée des incertitudes, donc des risques, donc des besoins d'assurance. Dans cette perspective globale profondément nouvelle, l'assurance n'est plus une activité secondaire par rapport à la banque, mais au contraire, « compte tenu de la logique économique, les assurances deviennent de plus en plus importantes. On a pu penser à une époque que le centre du monde financier était constitué par les banques et que les assurances étaient à la périphérie. On peut penser aujourd'hui que les assurances constitueront de plus en plus le centre solide du système financier ». C'est en partant de cette conviction puissamment étayée qu'Orio Giarini a animé, depuis sa création il y a une trentaine d'années, l'Association Internationale pour l'Etude de l'Economie de l'Assurance, dite « Association de Genève ». Celle-ci, initiée par M. Fabio Padoa, Président des Generali, avec une poignée d'assureurs européens, regroupe aujourd'hui, à titre personnel, les quatre-vingts PDG des plus importantes compagnies d'assurances au monde et travaille avec plusieurs centaines d'universités.

Le déroulement de ce livre n'est pas moins original que celui de la vie intellectuelle de son auteur. En effet, l'idée centrale est exposée, non pas au milieu de l'ouvrage, mais à la fois au premier, et au dernier chapitre, comme pour mieux frapper le lecteur. Il s'agit en effet d'une sorte de manifeste qui lui donne une force singulière et qui peut se résumer par une formule aussi simple que révolutionnaire : la retraite à 80 ans. Pas avant 80 ans, car, à notre époque, il reste pour la plupart d'entre nous, après 65 ans, une quinzaine d'années pour des activités, soit de travail à temps partiel, soit de caractère bénévole, lesquelles devraient être stimulées par des adaptations fiscales. Cela serait bon pour entretenir la santé du troisième âge et financer celle du quatrième âge. Ce serait le meilleur moyen de lutter contre ce qu'on appelle à tort le vieillissement de la population, et cela sans nuire aucunement à l'emploi des jeunes. Une telle réforme serait un acte de conquête sociale permettant d'accéder, non plus seulement au welfare state, à cet Etat-providence aujourd'hui menacé, mais bel et bien à la « welfare society », la société de bien-être.

Véritable stimulateur intellectuel, ce livre sera un must pour les assureurs, un phare pour les autres investisseurs, et un viatique pour les économistes, en attendant, espérons-le, de devenir une source d'inspiration pour les politiques.